

Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc, M du**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 155

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 28^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

28^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite et fin).

Chacun de ceux qui s'y enrégimentent, apporte son petit contingent de misère et d'infirmités vraies ou supposées. Cette armée de miséreux n'est pas sans quelque organisation. Elle se divise et se subdivise en bataillons et en compagnies. Elle a son général qui porte le titre de *roi des mendiants*. Il lui incombe la responsabilité de la conduite extérieure et des agissements de tous ces gens en haillons. Aussi est-ce à lui seul qu'on s'en prend directement quand parmi ses bandes, régnerait quelque désordre de nature à troubler la sécurité publique. Le roi des mendiants de Pékin est une puissance avec laquelle il est nécessaire de compter. Il est tels jours où il est autorisé à mettre dans les alentours de la capitale, ses phalanges en campagne. Leur sinistre passage ne s'y effectue jamais sans vols et maintes déprédations. C'est un spectacle d'une assez piquante curiosité que de voir cette cohue déguenillée, burlesque, famélique, se précipiter en façon d'ouragan, dans les villages qu'ils vont en quelque sorte, prendre d'assaut, sous des allures menaçantes, chacun de demander et d'exiger.

Inutile de refuser l'objet demandé, il serait pris de force. Pendant ce temps, leur roi convoque les chefs du coin du pays envahi. Il débat alors avec eux, non sans de violentes contestations de part et d'autre, le prix auquel il consentira à faire le retrait de ses hordes mendiants et dévastatrices. C'est ainsi que de temps en temps, nombre de villages sont tenus de leur payer rançon et tribut. Il est un nombre encore considérable cependant de men-

dants qui n'appartiennent à aucune corporation. Mais associées ou isolées, ces tourbes innombrables de malheureux, ne constituent pas moins une menace permanente pour la sécurité publique. Car gens de sac et de corde, ils sont toujours prêts, témoins naguère les Boxeurs, à s'enrôler sous la bannière du vol et du brigandage.

Une plaie sans nul doute plus lamentable encore que toutes les autres et qui de temps immémorial est à l'instar d'une lèpre incurable, attachée aux flancs du peuple chinois, c'est l'abandon et la mise à mort sans pitié des enfants nouveau-nés. On sait que ce sont les petites filles, qui par suite de la mésestime traditionnelle dont elles sont frappées qui fournissent chaque année le plus large contingent de ces malheureuses victimes. Non moins que le paupérisme, la polygamie et le vice, le préjugé compte donc pour sa part parmi les causes de cette coutume aussi invétérée qu'elle est inhumaine et barbare. Tous ceux qui ont voulu le nier, en sont demeurés pour leurs frais d'inutiles efforts.

Car les documents officiels qui en attestent la cruelle réalité, sont là, nombreux et irrécusables.

Mieux informé, nous ne faisons point difficulté de loyalement reconnaître qu'à la différence de l'antiquité païenne, le gouvernement chinois y a constamment opposé la rigueur de ses lois. A maintes reprises le long des siècles il a publié des édits et des ordonnances défendant sévèrement l'infanticide, et ce qui est à peu près son équivalent, l'abandon des nouveau-nés sur la voirie. Si ces pièces authentiques prouvent que les autorités ne sont pas même d'une indirecte connivence dans la perpétration de ce crime, elles mettent du moins sa déplorable fréquence dans la pleine clarté

du jour. Pour prévenir au contraire les infanticides, ou pour le moins, en diminuer le chiffre, des lois de très ancienne date déjà, veulent que dans les villes populeuses, il y ait, entretenus aux frais de l'Etat, des hospices destinés à recueillir et à élever les enfants trouvés. C'est dans ce but sage et humanitaire pour mentionner seulement la ville de Pékin, que tous les matins, circule, dès avant le lever du jour, dans chacun des cinq quartiers de son immense enceinte un tombereau traîné par un bœuf. Le passage de ces tombereaux à travers les rues, s'annonce à certains signaux connus. Les parents peuvent donc remettre ouvertement aux conducteurs les enfants, dont ils ont dessein de se défaire. Les enfants vivants sont confiés aux soins des nourrices. Les morts, déposés dans un lieu spécial, sont immédiatement recouverts de quelques pelletées de chaux vive qui ne tardent point à en consumer les chairs.

Louables assurément sont à cet égard les efforts du gouvernement. Car petit n'est pas le nombre d'enfants ainsi sauvés de la mort. On se demande toutefois si cette recherche ostensible et quotidienne d'enfants délaissés, n'a pas pour effet d'affaiblir chez les parents le sens moral et par l'extrême, facilité qu'il leur en offre, de sanctionner, d'encourager en quelque sorte l'abandon qu'ils en font. Il ne faut pas ignorer d'autre part qu'il est impossible que les hospices où sont recueillis ces enfants, soient plus mal administrés. La majeure partie des ressources affectées à leur entretien, va par détournement, aux mains crochues et frauduleuses des mandarins et d'employés subalternes malhonnêtes.

Là se voit d'une façon saisissante, se touche en quelque sorte du doigt, l'impuissance fatale des moyens purement humains dans la con-

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 54

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Puis avec un énigmatique sourire :

— Ces passe-là ne sont pas toujours longues.

Le prince de l'épée ne comprit pas la sombre allusion. Il allait passer son chemin, quand il vint à la pensée du joueur décafé de lui emprunter vingt francs.

— Ah ! mon cher, rendez-moi un service. Je m'aperçois que je n'ai pas pris ma bourse ; pour m'éviter de retourner à l'hôtel, soyez assez aimable pour me prêter un louis.

Il n'osait plus tendre la main pour une plus forte somme. La seule chance de recevoir l'aumône était d'être modeste dans ses prétentions.

La célébrité de l'escrime pensa qu'un don de vingt francs ne serait pas la ruine et, d'un geste protecteur, il octroya le louis.

— Merci, cher, murmura Boleslas, en essayant de retrouver son sourire d'autrefois.

Mais il était bien près de pleurer. De grosses larmes, retenues à grand peine, lui venaient sous les paupières, prêtes à tomber sur ses joues décharnées.

Avec cette aumône, qu'on venait de lui faire, il allait louer une voiture, car le bois était éloigné et ses jambes refusaient de le porter. Il fit signe à un cocher de s'arrêter, et monta dans le fiacre. Bientôt il eut atteint le lieu choisi, par lui-même, pour son supplice ; l'endroit où s'accomplirait ce qu'il appelait la suprême expiation. Il descendit de voiture ; et comme

quelques promeneurs passaient, il s'efforça de donner de la dignité à sa démarche.

Cependant, dès qu'il fut seul, caché aux yeux de tous par un épais fourré, il reprit sa marche affaissée ; un voile de tristesse morne s'étendit de nouveau sur son visage. Il n'avait plus qu'une hâte : en finir le plus vite possible.

Pas une prière ne lui venait aux lèvres. Au moment de paraître devant son Créateur, le malheureux avait oublié les paroles qui apaisent les âmes ; les paroles d'espérance venant du ciel. Dans ce grand bois, qui aurait dû l'envelopper de sa paix, il n'était occupé que d'armer son revolver.

Il était fort pâle, il semblait avoir encore maigri depuis le matin. Il s'était assis sur un talus gazonné. Devant lui, des touffes de muguet répandaient dans l'air, leur parfum.

Il regardait d'un œil atone, qui voyait, sans que l'intelligence comprit, deux papillons nouvellement sortis de leurs chrysalides, buvant

duite des œuvres qui de leur nature appellent la charité et le dévouement. Mais heureusement que pour suppléer à l'indifférence manifeste des établissements officiels, l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance est là qui sauve et élève chaque année en Chine des milliers de petites créatures que guettaient un cruel abandon et une mort certaine, sinon souvent le meurtre direct. Elle est là cette œuvre admirable avec les trésors d'amour et de tendresse des missionnaires et des religieuses pour ces infortunés petits délaissés, auxquels ils donnent, jusqu'à sept mille parfois dans un seul orphelinat, avec le pain de chaque jour, l'instruction et l'éducation qui en font des chrétiens et des hommes civilisés. On ne saurait en effet trop le répéter, et ce n'est ici en passant qu'un strict hommage rendu à la vérité des faits, il n'y a de par le monde de vraie civilisation que celle qui découle des enseignements et de la morale sublime du Christ. Pionniers donc de la civilisation aussi bien qu'ouvriers de l'Évangile, ces missionnaires et ces religieuses leur ont appris des métiers, leur enseignent la langue française, anglaise, etc. les façonnent en une certaine mesure, à l'europpéenne, les assimilent en quelque sorte à nous, et par les sympathies qu'éveille nécessairement dans leur cœur à notre endroit, ce rapprochement d'idées et de sentiments, nous assurent de leur part, comme l'ont encore mis en relief, les derniers événements de Chine, une amitié et un dévouement inviolables, au-dessus de tout éloge comme au-dessus de toute épreuve.

C'est donc simplement de la reconnaissance que l'Europe doit aux missionnaires et aux religieuses de ces contrées, et stupides plus qu'il ne peut se dire, ont été les récentes clabauderies contre eux, de certains journaux qui n'ont d'autre excuse que l'aveuglement de la passion antireligieuse. Quand des enfants en annoncent la vocation, les missionnaires leur apprennent la langue latine, et les préparent dans l'étude et la prière, au sacerdoce et à l'évangélisation de leurs compatriotes. On sait qu'un des vœux les plus chers au grand pape Léon XIII, c'est que tous les pays de missions, puissent un jour arriver à posséder chacun son clergé indigène. Mais ne nous faisons point d'illusions à cet égard, pour atteindre ce magnifique et florissant résultat, le nerf de la guerre, l'argent, est aussi le nerf des missions. Il est donc facile de voir que pour quiconque garde encore quelque amour du bien, il n'est point d'argent moins à regretter que sa modeste obole donnée à la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. N'est-ce point ces œuvres merveilleuses alimentées par le petit son hebdomadaire ou mensuel du pauvre aussi bien que du riche, qui plaident en définitive et font avancer dans les voies duprogrès et de la vraie civilisation, les peuples païens et barbares qui par les liens de fraternité unissant tous les hommes entre eux, ne

la vie sur les muguets, allant de l'une à l'autre des petites clochettes embaumées, avec de rapides palpitations d'ailes.

Le revolver était armé. Boleslas allait-il appliquer le canon sur le front ou sur la place où bat le cœur ?

Il haletait. Ce moribond volontaire endurait une agonie. Allons ! bientôt, il aurait fini de respirer, et ses yeux, fatigués du ciel bleu, se fermaient enfin pour jamais.

Un frisson courut d'un bout à l'autre de son corps. Une seconde encore il demeura immobile.

Pendant un demi-siècle il avait vécu en inutile, dévorant sa fortune et affligeant les siens. Eh bien ! il n'allait plus être. Dans sa folie, dans sa faute de désespérance, il ne tombait pas à genoux ; il était résolu à ne plus voir se

font pas moins partie que nous-mêmes de la grande famille humaine ?

Ce qui frappe peut-être le plus dans l'histoire de la Chine, c'est sa longue et indestructible durée qui reporte les origines de ce peuple, aux siècles les plus lointains des annales humaines. Quand les vicissitudes, les plus profondes marquent la destinée des nations, dont les unes disparaissent sous le flot des bouleversements qu'amène les siècles, n'y a-t-il pas dans cette perpétuité d'un même peuple trente fois séculaire, quelque chose d'imposant et de grandiose qui commande le respect et l'admiration ? Impossible donc de méconnaître la puissance de vitalité des institutions qui forment la base de son édifice social. Depuis longtemps déjà toutefois, apparaissent des symptômes non douteux de vermoulu profonde et de décadence prochaine. C'est surtout depuis la domination tartare que se sont manifestés ces symptômes. Dans la crainte d'avoir du dehors à subir quelque choc qui pût ébranler leur pouvoir encore mal affermi, les empereurs de cette dynastie se sont appliqués avec un soin jaloux à fermer plus étroitement que jamais l'accès de leur empire aux puissances étrangères. D'où s'est encore accrue et renforcée la politique d'isolement de ce peuple, politique qui ne pouvait que lui être fatale. La seconde conséquence désastreuse qu'il en subit dans des intérêts de premier ordre, c'est de ce fait d'être demeuré étranger aux merveilleux progrès de l'art et de l'industrie modernes, qui, dotaient les autres nations, d'une puissance matérielle incalculable. Voilà quelle fut sa politique extérieure.

Mais non moins malheureuse ne fut d'un autre côté, sa politique intérieure. Au premier chef, elle fut subversive de l'esprit et de la force morale qui animaient les anciennes institutions. Transplantés sans cesse, suivant la règle en vigueur aujourd'hui d'un point de cet immense Empire à l'autre, les mandarins et tous fonctionnaires, deviennent forcément étrangers aux populations qu'ils sont chargés d'administrer. Et de cet état de choses découle comme inévitable conséquence, l'absence chez ceux-ci de tout souci des intérêts de leurs administrés. Mieux, leur principale préoccupation est d'amasser la plus rondelette somme d'argent possible, qu'au détriment de leurs administrés, mille moyens occultes et détournés feront glisser dans leurs mains cupides.

Il s'en est aussi suivi du même coup dans l'échange de leurs mutuels rapports. L'évanouissement de la confiance d'une part et de cet esprit paternel de l'autre qui dans la sagesse des fondateurs de l'empire de Chine devait présider au jeu de ses institutions et en constituer en quelque sorte l'essence. Lorsque les colonnes qui portent un édifice, menacent ruine, l'édifice peut-il être loin de tomber lui-même ? N'est-ce pas là l'image de la Chine

lever de nouveau le soleil ; et pourtant, il s'arrêtait hésitant, retardant encore l'heure fatale. Une terreur écrasante pesait sur son âme ; un monde de pensées se succédaient dans son cerveau.

Allons, tour à tour, elles doivent disparaître les existences rapides et misérables de tous les êtres créés. La Puissance qui nous anime ne nous prête la flamme de vie que pour un temps bien court. Et il regardait les fleurs, à ses pieds, et qui se faneraient en un jour ; les deux papillons, voletant sur les muguets, et qui ne vivraient qu'un été. Il regardait les chènes, qui formaient au-dessus de sa tête un dôme vert ; ils tomberaient à leur heure. Un jour, une année, un siècle, n'est-ce pas la même chose dans l'espace illimité du temps ?

que nous présentent aujourd'hui ses institutions gravement atteintes ? Par la voix des diverses plaies en outre qui la dévorent et qui dans un temps peut-être assez rapproché, n'en feront plus qu'un cadavre de société, elle appelle des principes de force et de régénération qui puissent la relever et la sauver. Or pour cette nation ainsi que pour toutes les autres, ces principes ne peuvent être que ceux-là même qui de peuplades barbares autrefois a fait des peuples grands, forts, prospères, principes qui prennent leur source plus haut que la terre, dans les sublimes enseignements de la religion du Christ. C'est là seulement, qu'avec le relèvement de sa décrépitude, la Chine puisera à meilleure source et son unique source, le secret de la vraie civilisation.

Grâce aux prodigieux moyens de communications de nos jours, qui relient les peuples entre eux, en supprimant en quelque sorte les distances qui les séparaient autrefois, l'Empire du Milieu, quelque résistance d'ailleurs qu'il veuille y opposer, demeurera avec son immense territoire forcément ouvert aux Européens. La Mandchourie qu'avoisinent les possessions sibériennes de la Russie, est à la veille d'être cédée à celle-ci. Ne vient-elle pas déjà passer sous son protectorat ?

Incontestablement l'influence européenne ira chaque jour grandissante dans toute la Chine. Puisse-t-elle ne s'y exercer qu'au profit de cette civilisation qu'a enfantée le christianisme, la seule vraie, la seule digne de ce nom. Car ce peuple dans l'ensemble de son immense population, encore assis au milieu des ombres de la mort, ne parviendra comme tous les autres, ses devanciers, à la vie des peuples civilisés que par la lumière et sous la douce et bienfaisante action de l'Évangile.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

FIN.

Le Luxe... voilà l'Ennemi !

Dans la conviction raisonnée et profonde de l'auteur de ces lignes, la vie, tant maudite par certains, vécue avec résignation par la plupart, ne serait pas absolument triste, et l'humanité, tant décriée, déclarée foncièrement mauvaise se laverait de ce reproche, si l'homme, engagé pour se nuire à lui-même, ne s'était créé, de gaieté de cœur, des ennemis qui finalement gâtent sa vie et le rendent méchant.

Quels peuvent être, se demandera-t-on, ces ennemis, qui, n'étant point œuvre divine, ne peuvent être immortels, et qu'il serait, par conséquent facile de faire disparaître ?

Ils sont plusieurs et fort difficiles à détruire ; on le pourrait, pourtant, en unissant dans un

Il murmura :

— Ah ! que je suis fatigué de vivre, puis-elle ne veut pas me pardonner... Allons, le sort en est jeté !

Et, subitement, il cessa de trembler.

Sous l'empire de la folie du suicide, une envie impatiente le prenait d'entrer dans le néant, sans se dire :

— Peut-être est-ce le sommeil éternel ; mais, peut-être aussi, est-ce le châtiement d'une vie coupable ? Peut-être vais-je être confondu avec les poussières de la terre, ou peut-être mon âme, éternellement douée de vie, va-t-elle comparaître devant un Juge ? Non, ce redoutable problème que se posent, parfois les incroyants, n'arrêtait pas sa main affolée par le délire.

(La suite prochainement).